

TITRE : Juste une question de dose !

Auteur : Christian Gardener

Pour l'équipe du jury : ce travail est tiré d'un roman dont je suis l'auteur et l'éditeur, enregistré à la BNF : "L'arme Sourires (juste une question de dose)."

La première rencontre.

Je traîne les pieds dans les rues sinistres de cette ville minérale, sans arbres, sans parcs. Comme si la nature vivante n'existait plus. Je déteste cette ville.

Je me sens mal.

C'est la première fois que je vais dans ce centre associatif qui s'appelle *Lumières*. Il porte mal son nom à voir le long couloir d'entrée si glauque, ou alors ce sont des farceurs suggérant que la lumière est au bout du tunnel ?... Je n'ai qu'une envie, celle de faire demi-tour. Mais je suis accompagné par Constance, ma copine de fac, ma coloc.

C'est elle qui m'a convaincu de venir, pour rencontrer le doc, de manière informelle comme elle dit. Cela fait déjà plusieurs mois qu'elle vient parler de ses difficultés avec les consommations d'alcool. Elle lui a parlé de moi, parce que nous consommons ensemble, le soir. Du vin, 1 litre, 2 litres, jusqu'à tomber.

Un jour, ça a mal tourné. Je ne sais plus pourquoi la colère m'a submergé. Nous nous sommes battus et ce n'était plus un jeu. Je l'ai frappée... c'était violent. J'étais dévasté et je me suis effondré en me laissant tabasser par elle, ensuite, tellement j'avais honte. Je mesurais à ce moment combien ces consommations perturbaient mon raisonnement, mes émotions, et comment la violence que je portais en moi était exacerbée. Comment pouvais-je frapper cette fille que j'aimais ?

Alors, j'avais dit oui : "OK je viens, mais pas question qu'il me prenne la tête, ni cure, ni rien !".

Constance me laisse à la porte de l'accueil, et moi j'essaie de me détendre en attendant que le doc arrive. A priori, il n'est pas en retard. Le voilà, il sourit :

- Bonjour ! Suis-moi, c'est par ici.

Nous allons dans son bureau. Une fois assis :

- Comment tu t'appelles ?

- Pierre !

Je réponds vite et attends quelques secondes.

- Pierre Gabriel. Je viens sur les conseils de mon amie Constance.

Le visage du doc s'éclaire d'un plus large sourire. C'est rassurant, mais je suis un peu perplexe.

- C'est incroyable. Je souris, parce qu'en fait tu t'appelles comme un de mes musiciens préférés. Mais je suppose qu'on t'a sans doute déjà fait la remarque.

Cette fois, c'est moi qui souris.

- Oui !

- Et je suppose que tu l'as écouté ?
- Oui, mon père surtout, notamment "In your eyes" qui le mettait chaque fois de bonne humeur !
- Haha ! Et bien voilà des points communs. On reparlera de ce Peter une autre fois, si tu veux bien. Bon, mais qu'est-ce qui t'amène ?
- Oh, vous le savez, Constance vous en a parlé, il me semble.
- Oui, un peu. Mais toi, qu'est-ce que tu veux bien me raconter ?
- Je ne sais pas quoi dire...

Un long silence s'installe dans ce bureau un peu triste. Heureusement, il y a un poster avec les photos des guitares électriques de musiciens célèbres, et une petite lumière d'ambiance qui éclaire la table du doc. C'est chaleureux cette lumière.

Je regarde mes pieds. Je suis surpris que le doc reste sans rien dire. Il semble tranquille. Je finis par relever la tête et à poser mon regard sur lui. Il me sourit légèrement et prend la parole.

- Alors, je prends la parole. Ton amie m'a dit pour les consos d'alcool, et les problèmes que cela a pu occasionner entre vous.
- Oui, ça va trop loin. Au début, c'est cool, ça nous rend complices, on rigole, on se chamaille gentiment, on se serre fort dans les bras aussi. Le problème, c'est qu'on ne sait pas s'arrêter. On finit par se disputer sur les choix des musiques ou parce que nous n'avons plus de clopes. Des conneries quoi ! Et puis ni l'un ni l'autre ne prépare à manger. Et on finit par aller se coucher complètement pétés...
- Et c'est souvent comme ça ?
- Oui, tous les soirs, ou presque.
- Il y a encore des soirs où vous ne consommez pas du tout ?
- On n'y arrive pas vraiment. C'est devenu une habitude.

Je vois la tête du doc qui a l'air un peu grave.

- Tu prends un médicament ?
- Non. De temps à autre, je prends un *oxazépam*¹, mais avec l'alcool, ça me shoote encore plus. Disons que c'est un usage... détourné.

¹ L'oxazépam est un psychotrope du groupe des benzodiazépines (alias benzo dans le texte), médicaments qui ont la propriété d'un effet anxiolytique important. Ils sont souvent prescrits lors des sevrages alcool pour limiter le risque de crises d'épilepsie notamment, et pour apaiser le syndrome de manque. Mais ils sont aussi très addictogènes en cas d'usage prolongé.

Je lève les yeux vers le doc pour mesurer sa réaction.

- OK, c'est intéressant de voir que tu en es conscient. Comment je peux t'aider ?

Alors là, il est incroyable celui-là. Moi, je n'ai pas la solution, c'est lui le doc et il me demande comment on fait ? Mais il enchaîne :

- Tu vas à la fac ?

- Non, je n'arrive plus à suivre les cours. C'est trop de concentration.

- Est-ce que tu veux bien revenir régulièrement pour parler avec moi ?

- Je sais pas.

- Il me semble que parler de tes difficultés pourrait t'aider, sans avoir forcément besoin de médicament.

- Je vais voir.

- Très bien. Tu reprends rendez-vous si tu veux. Je suis content d'avoir fait ta connaissance. Et, au fait, tu fais de la musique ?

Je souris. Il commence à me plaire ce type.

- Oui. Je faisais un peu de piano chez mes parents.

- Super ! Bon, il me semble que nous n'avons pas que le thème alcool comme sujet de discussion... Allez, à un de ces jours peut-être. Je te raccompagne.

- Oui, salut doc. Merci...

Départ en Ardèche.

J'ai repris rendez-vous avec le doc. Je vais partir tailler les oliviers en Ardèche. Ce n'est pas la première fois, et d'être dans la campagne me fait beaucoup de bien, surtout celle-ci encore assez sauvage. C'est ce qui me motive. Mais j'ai besoin d'avoir une benzo pour compenser le manque d'alcool et ne pas craquer, et en plus j'ai mal au dos. Et le doc arrive, à l'heure, en plus !

- Salut Doc !

- Salut Pierre ! Content de te revoir.

On va dans son bureau.

- Alors, où en es-tu ?

- Je vais partir tailler les oliviers, mais j'ai mal au dos.

- C'est une bonne idée ce boulot mais ça tombe plutôt mal alors ?

- C'est un lieu que je connais et qui me fait du bien au moral. Je suis motivé !

- OK. Pour le mal au dos, je peux t'examiner si tu veux bien, pour voir s'il n'y a rien de grave.

Étonnant toujours ce doc qui me demande la permission.

- Oui, bien sûr.

- Mais avant, où en es-tu de tes consos d'alcool ?

- C'est toujours pareil...

- Bon, allez, je t'examine.

Le doc fait son job et me dit :

- Écoute, je ne vois rien de grave. Et tu as pris des médicaments pour te soulager ?

- Oui, du *paracétamol* mais ça n'a pas marché, et de l'*oxazépam* qui m'a bien détendu par contre.

- Oui, normal ; l'*oxazépam* a aussi un effet décontractant sur les muscles, ce qui a dû te soulager.

Mais si tu vas travailler, il est souhaitable que tu n'en prennes que le soir, car c'est aussi un peu sédatif, ce qui peut être dangereux si tu grimpes dans les arbres. Si ça s'aggrave avant le départ, repasse me voir.

La rupture.

Pierre revient après plusieurs semaines. Il arrive en traînant des pieds, le haut du dos un peu courbé, l'air terriblement triste et tendu. Il s'assoit et prend le temps de souffler. J'attends, puis je prends la parole :

- Ça ne s'est pas bien passé en Ardèche ?

- Ma copine est partie. Elle m'a dit qu'elle ne me supportait plus... Je me sens vide. Je pleure tous les jours.

Puis il se tait. Il regarde vers ses pieds ; il se met à pleurer. Je le laisse aller au bout de sa tristesse qu'il s'autorise à exprimer devant moi à travers ses larmes. Il n'y a pas de mots de consolation à ce moment, et, intuitivement, j'attends. Puis il relève la tête et me regarde.

- Tu veux m'en dire un peu plus, ou bien on parle de ton travail dans les oliviers ?

- Je sais pas. Je n'ai aucune envie aujourd'hui. Je suis venu juste pour vous donner un peu de mes nouvelles. Je n'ai plus d'*oxazépam*. Vous me refaites une ordonnance ?

- Alors merci d'être là. Je me demandais si tu étais revenu de ton séjour et si ça s'était bien passé. Et tu as pris tout ce que je t'avais prescrit alors ?

- Oui, ça m'a bien aidé pour le dos et aussi parce que j'ai bu très peu d'alcool ; ça m'a aidé à gérer le manque.

- Et depuis ton retour, où en es tu avec l'alcool ?

- Pfff... peu importe... Je suis saoul tous les soirs.

- Dans ce cas, tu prends moins d'*oxazépam* ? Parce que ça ne fait pas bon ménage avec l'alcool.

- Oui je sais, la dépression respiratoire, vous me l'avez déjà expliquée. Je fais gaffe.

- Je te proposerais bien que la pharmacienne te délivre la dose tous les jours.

- C'est trop galère. J'veux pas mourir, doc, si c'est ça qui vous inquiète. Laissez-moi juste une semaine de traitement.

- Le souci, c'est que parfois on se fait avoir avec les psychotropes, surtout quand on les mélange. C'est de ça dont j'ai peur, tu sais.

- Je vais faire gaffe.

- Bon... alors je te prescris la quantité pour une semaine de traitement à petites doses, et on se revoit la semaine prochaine.

Premiers shoots. (Plusieurs semaines ont passé)

Je m'installe, regarde mes pieds, attends avant de prendre la parole.

- J'ai déconné doc ! Je crois que j'ai un abcès au bras.

Je relève la tête. Je le regarde.

- Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as fait une injection ?

- Oui, avec de l'héroïne. Et ça m'a soulagé. Et j'ai recommencé. Mais je me suis raté aussi.

- Et tu as consommé seul ?

- Oui, je suis toujours seul.

- On regarde ça, si tu veux bien.

Le doc regarde mes deux bras et palpe à différents endroits. Il confirme que j'ai un "bel" abcès sur un des points de shoot. Et il découvre les autres endroits où j'ai raté mes shoots et où les veines sont indurées. Il me regarde et me demande si j'ai mal.

- Non, ça va ; c'est au niveau de l'abcès que j'ai mal.

- Bon, à ce stade, tu vas le nettoyer avec un antiseptique. Tu peux venir au centre pour que l'infirmière te refasse le pansement, je préférerais. Je te mets sous antibiotique parce que c'est pas top au niveau des bras avec toutes ces indurations en plus. Nous, on se revoit la semaine prochaine pour refaire le point. Mais l'infirmière m'appellera dans la semaine si besoin selon l'évolution.

Je ne suis pas vraiment rassuré par le constat du doc.

- Doc, je ne suis pas en forme. Je n'arrive pas à chasser ma tristesse. Je suis épuisé. Et je n'ai plus aucune nouvelle de Constance...

- C'est un peu normal d'être épuisé avec cet abcès et les injections ratées, les redescendentes de produit, sans parler de ton moral qui n'est pas au top. Et c'est la première fois que tu shootes de l'héroïne ?

- Oui. C'est un gars que je connais à peine qui m'en a proposé dans la rue près de chez moi. J'ai voulu essayer, pour savoir si j'allais être soulagé.

- Et... tu as été soulagé ?

- Sur le premier shoot réussi oui, ça a eu un effet décoiffant, si je peux dire. Par contre, je ne m'attendais pas à être dans le dur peu de temps après. Là j'ai commencé à paniquer, d'où les autres injections avec l'héroïne qu'il restait et la difficulté du fait des tremblements. J'ai déconné !

Je voudrais lui dire combien je me sens vide aussi, mais combien son attention me fait du bien. Parce que c'est bien le seul, dans ma putain de vie, qui m'écoute avec autant de sollicitude.

Avant que je parte, le doc me relit l'ordonnance puis m'informe aussi, mine de rien, que dans le centre, il y a du matériel stérile à disposition pour les shoots afin d'éviter les contaminations microbiennes, et que l'équipe est là aussi pour ça. Puis il me serre la main avec force. Quelle poigne ! Veut-il me communiquer un peu d'énergie ?

Surdose.

- Je déprime, doc. Je ne sais même pas pourquoi je suis venu, parce que vous ne pouvez rien faire pour que ça change. J'ai pris beaucoup trop d'héroïne, et j'ai comaté plus d'une journée. Résultat : j'ai une plaie sur ma tête.

- OK, fais voir. Mais avant, tu peux me dire si c'était volontaire toute cette héroïne ?

- Non, je me suis fait avoir. J'veux pas mourir...

On passe à côté.

- Assieds-toi, que je puisse comprendre ce qu'il t'est arrivé.

Je m'assois sur la table. Et voilà qu'il prend son smartphone pour éclairer la zone sur le cuir chevelu.

- Avec cette lampe, j'ai un très bon éclairage. C'est pratique !

Et j'ai droit à un petit sourire malgré son air très sérieux sur ce coup. Et il ajoute :

- Je ne te donne pas la marque du smartphone parce que les lecteurs vont se croire dans le film "The truman show" ! Tu l'as vu ?

- Oui..., mais de quels lecteurs vous parlez ?

- Ah, oui, tu as raison. C'est moi qui suis en pleine fiction en pensant au livre que je pourrais écrire un jour à partir de toutes ces rencontres. Excuse-moi de rêver un peu. Je vais être sérieux.

- Mais c'est sérieux, non, l'écriture ?

- Oui, un peu, en effet. C'est un travail d'essayer de déposer sur du papier les souffrances que j'entends et qui me touchent. En tout cas, j'écris de temps en temps en rentrant chez moi quand j'en éprouve le besoin et ça m'aide à mettre un peu de distance.

- Vous me préviendrez le jour où vous sortirez votre bouquin !

- Absolument ! Ce sera un jour spécial ! Mais revenons à cette plaie.

Le doc examine méticuleusement, et a l'air perplexe.

- Bon, mais ce n'est pas terrible. C'est comme si tu t'étais brûlé gravement. Mais je comprends que tu t'es réveillé après plus d'une journée, c'est ça ?

- Oui.

- Ça fait un sacré décalage horaire... Tu avais fait des mélanges ?

- Oui, héroïne, plusieurs fois, et beaucoup d'alcool et de shit, et le médoc.

- En fait je comprends que ce que tu as, c'est comme une escarre, parce que tu n'as pas dû bouger pendant plusieurs heures. Tu devais être plus ou moins dans un état comateux, plutôt plus que moins d'ailleurs. Il va falloir s'en occuper mais à l'hôpital, pour enlever toute la zone nécrosée.

- Oh non, tout sauf l'hôpital. C'est l'enfer pour les toxicomanes. La dernière fois que j'ai dû y aller j'ai été maltraité.

- Mais je vais les appeler et nous allons t'accompagner si tu veux bien. Tu ne seras pas seul.
- C'est si grave pour la tête ?
- Je t'avoue que je ne sais pas vraiment. Je te donne aussi une boîte de *naloxone* en spray nasal ; c'est l'antidote des overdoses aux opioïdes et c'est très facile à utiliser ; et ça sauve la vie ! Je te montre comment ça fonctionne.

Le doc me fait la démonstration, sauf que ce truc il me semble que ça ne peut marcher que s'il y a quelqu'un avec moi en cas d'overdose.

- Merci. On se revoit quand ?
- Dès la semaine prochaine. Faut que je surveille comment ça va cicatriser et puis tu m'en diras peut-être un peu plus sur ton moral. En attendant, je te souhaite du courage, mais la prochaine fois il me semble que ce serait important aussi que je te parle des traitements de substitution aux opioïdes, pour t'aider à ne plus shooter cette héroïne. Cela t'évitera peut-être une autre overdose. Tu l'as échappé belle !
- Merci, doc.

Semaine suivante : dépression.

- J'ai eu de grosses douleurs à la tête.
- Je peux regarder comment est la plaie ?
- Oui, mais allez-y doucement.
- Ne t'inquiète pas.

Le doc y va doucement en effet, mais je regarde la tête qu'il fait. Il fait vraiment sérieux là, sans sourire ; c'est sa tête sérieuse des moments graves, maintenant que je commence à le connaître.

- Bon, c'est propre. Il va falloir continuer à protéger avec un pansement, même si ça ne tient pas bien avec les cheveux autour.
- Je vais me raser complètement. De toute façon, au point où j'en suis...
- Si tu veux. Mais faudra que tu portes un bonnet, parce que tu vas avoir froid (sourire).
- Je ne ressemblerai à rien si les cheveux ne repoussent pas sur cette zone.
- On ne sait pas trop comment ça va cicatriser. En général, ça commence à cicatriser sur les côtés. Reste à savoir comment les cheveux repousseront. Et ça je ne peux rien t'en dire aujourd'hui. Et ton moral ?
- Pas bien bon. C'est compliqué. J'ai franchement déconné.
- C'est que tu es fort déprimé surtout. Peut-être pourrais-tu la prochaine fois m'en dire plus sur ton histoire de vie, ton enfance, tes parents, par exemple ? Même si tu as déjà évoqué ton père à propos de Peter Gabriel.

Je souris, lui aussi.

- Je n'ai plus que mon père, mais, comme depuis toujours, il travaille à l'étranger. Et ma mère est morte quand j'avais 10 ans.
- C'était un accident ?
- Non, elle a eu un cancer assez foudroyant. J'ai toujours cru que ce n'était pas grave. Pour moi ce n'était pas possible qu'elle meurt. Et puis mon père ne m'a jamais rien expliqué ; ou peut-être je n'ai pas voulu entendre. Mais je n'ai pas envie d'en parler davantage aujourd'hui ; peut-être la prochaine fois.
- Pas de problème. Tu passes la semaine prochaine s'il te plaît pour que je vois l'évolution de la plaie ?
- Oui, bien sûr. Merci !
- Et tu as réfléchi à un traitement pour l'héroïne ?

- Non, pas encore. Je ne suis pas certain que ce soit utile pour moi. Et puis j'ai croisé un gars un jour à l'accueil qui m'a parlé de son traitement. Mais franchement il n'avait pas l'air d'aller si bien. Alors...
- Oui, chaque personne est différente tu sais bien ; et le traitement ne fait pas tout bien sûr. C'est seulement un outil. On reparlera de ce traitement plus tard. Salut, à la semaine prochaine !
- Salut, doc !

Affamé.

Cette fois, Pierre revient avec un visage encore plus fatigué. Comme à son habitude, il s'assied, regarde ses pieds et attend.

- Tu as l'air très fatigué. Qu'est-ce qu'il se passe, Pierre ? Tu as un abcès de nouveau ? Ou c'est le manque ?

Pierre relève la tête et me regarde d'un air désolé. Il a raison, mes questions sont sans doute un peu trop rapides et directes, et je ne lui laisse pas le temps d'introspection. Et je suis à côté de la plaque...

- Non. C'est seulement... que je n'ai pas mangé cette semaine. Je viens de prendre des biscuits et du café à l'accueil en vous attendant.

- Oh !...

- Je sais mais je n'ai plus une tune. J'ai essayé de faire la manche et je fouille les poubelles le soir...

- Je suis tellement désolé d'entendre ça. Et les douleurs de la tête, ça va mieux ?

- Oui, un peu. Mais je ne supporte pas de voir cette plaie.

- Je regarde si tu veux bien ?

- Oui.

- Il y a un peu de changement. J'ai l'impression que ça commence à se refermer sur les côtés. Allez, ça va le faire mais faudra un peu de temps.

Je lui refais une ordonnance pour les soins locaux et l'antalgique.

- Est-ce que tu acceptes d'attendre la fin de mes consultations ? J'ai encore deux patients à voir, et on va manger ensemble au resto. Ça t'irait ?

Pierre semble surpris de ma proposition et en même temps semble terriblement touché. J'ajoute :

- Ne t'inquiète pas, je ne te demande rien en échange. C'est juste que je ne supporte pas qu'un jeune comme toi soit dans une telle galère. Et moi ce soir, je n'ai rien de prévu. Alors, n'hésite pas. Je t'ai renouvelé le traitement et je te fais aussi un certificat pour obtenir sans difficulté un "panier solidaire" dès que possible. Et si t'es ok, tu m'attends à l'accueil.

- Merci, je ne sais pas quoi dire.

- Ne dis rien. À tout à l'heure.

Pierre sort. Je ne suis pas certain qu'il m'attende. De mon côté, je sais aussi que l'équipe va peut-être me dire que j'ai dépassé les limites. Mais là aujourd'hui, la main que je tends à Pierre est une main d'humanité, toute simple. Je sais que je ne peux pas lui donner vraiment

plus, mais pour une fois je ne veux pas rester sans réaction et rentrer chez moi me mettre au chaud avec une bonne soupe et penser à Pierre qui crève la dalle...

Et, je n'ai pas pu discuter du traitement de substitution puisque l'urgence de se nourrir a supplanté celle de l'héroïne.

Je raccompagne le dernier patient. La journée de travail est finie et je suis fatigué. En passant devant l'accueil, je vois que Pierre n'a pas attendu. Je rassemble mes affaires, dis au revoir à l'équipe, et je sors, un peu triste.

Pierre est dehors ; il m'attendait. Je lui souris :

- Oh, c'est chouette que tu sois là. Tu préfères manger quoi ? une pizza, un couscous ?
- Comme vous voulez. Un couscous oui, ça serait cool.
- Très bien, j'adore ça et il y a un resto tout près d'ici qui fait de bons couscous.

Pierre a mangé énormément et bu aussi, et je ne lui ai fait aucune remarque pour l'alcool. Je n'ai pas reparlé des consommations, ni du traitement. Il semblait rassuré. Et il avait l'air plutôt heureux d'être là avec moi de façon plus détendue. On a parlé surtout de musiques et de concerts ; il m'a dit qu'il me mettrait quelques musiques qu'il aime sur une clé. J'étais ravi.

Nous avons aussi parlé beaucoup de jardins, enfin surtout moi. Pierre a compris que c'était une vraie passion. Il a alors évoqué, non sans émotion, Constance, pour son prénom de rose. Il m'a raconté que ce prénom venait d'un très beau rosier que le père de Constance adorait, *Constance Spry*, le premier rosier d'un créateur anglais de roses. C'était romantique...

Nous sommes sortis.

- Je ne sais pas comment vous dire merci.
- Pas besoin. Je suis content de ce moment avec toi et que tu aies accepté cette invitation. Je rentre dans ma campagne. Ça va aller ?
- Oui, carrément. Merci encore. Bonne route, alors !
- Merci, toi aussi !

Sur la route du retour, je me sens rassuré d'avoir agi de cette façon, d'avoir donné un peu plus de chaleur humaine. J'espère que ça l'aidera, plus que les médicaments que je lui prescris.

Le prénom (semaine suivante).

- Comment ça va Pierre aujourd'hui ?

- Ça va un peu moins mal. Je vous remercie encore pour la semaine dernière. Et d'ailleurs, je vous ai amené une clé avec plein de musiques que j'aime.

- Ah merci, c'est chouette. J'écouterai ça tranquillement. J'ai repensé à *In your eyes*, que tu connais. Il y a une phrase du refrain, très belle : "*I want to touch the light, the heat I see in your eyes*" que je traduis par : je veux atteindre la lumière, la chaleur que je vois dans tes yeux.

- Oui, c'est vrai, c'est une belle image. Mais c'est aussi une phrase qui pourrait servir à draguer, non ?

Le doc rigole.

- Bon, j'ai repensé à mon enfance et à ce que j'aurais pu vivre de compliqué. Et ce qui a émergé en premier, c'est au moment de ma naissance.

- Oui, je t'écoute.

- En fait, à ma naissance, je suis resté quelques jours sans prénom.

- Oh ? Tu sais pour quelles raisons ?

- Parce que mes parents attendaient une fille, et que, étonnamment, il n'y avait aucune place pour un garçon. J'aurais dû m'appeler Brigitte. Et vous êtes bien d'accord qu'avec un encodage chromosomique XY, difficile de les satisfaire.

- Oui, c'est certain.

- C'est par une lettre retrouvée dans un placard de ma mère, que j'ai eu des éléments de réponse. Deux ans avant ma naissance, ma mère était enceinte. Et le bébé est mort in utero au sixième mois de grossesse (*Pierre parle comme un pro !*). C'était une fille. Brigitte, c'était cette fille-là !... Je comprends mieux aujourd'hui pourquoi j'ai cette tristesse si profonde en moi. Je devais être l'enfant de remplacement, mais d'entrée, c'était mission impossible, puisque je n'étais pas une fille. Cette tristesse, ce chagrin terrible, pour l'impuissance définitive à satisfaire les désirs de mes parents, et surtout à être reconnu pour ce que je suis.

Pierre s'arrête de parler. Je le laisse aller dans ses pensées car ce qu'il vient de me raconter est particulièrement émouvant. Les larmes coulent. Je n'ai rien à ajouter, mais je finis par prendre la parole :

- Ce qui fait aussi violence en t'écoutant, c'est que tes parents ne t'ont jamais expliqué cette séquence de vie. D'autant que l'absence d'un prénom pendant plusieurs jours, ce qui est très long pour un bébé, a sans doute généré un fort sentiment d'abandon.

- Oui, cela me déprime profondément en fait.

- Oui, et c'est bien normal en somme que ça te déprime. Sans doute sans le vouloir vraiment, ils t'ont mis dans une totale impuissance, et cela a produit vraisemblablement beaucoup d'anxiété. Et aussi c'est étonnant que tes parents n'aient jamais reparlé de cette enfant ; sans doute est-ce resté trop douloureux pour eux ? Mais je dirai aussi que cette lettre te donne des explications importantes sur ta tristesse, et sur ta quête constante d'être aimé par tes parents, voire même d'être aimé tout simplement. Peut-être ce sera utile d'en parler à une psychologue pour approfondir ce travail.

- Oui, j'ai pas trop envie là tout de suite.

- Non, normal. Prends le temps... Tu fais du chemin depuis que tu viens ici et que tu me parles de toutes ces souffrances. Tu es en bonne voie. Maintenant, comment retrouver un peu de plaisir ?

Pierre esquisse un petit sourire triste.

- Je sais que tu aimes bien les jardins. Et nous allons récupérer un "jardin ouvrier" dans quelques jours pour l'association. Tu accepterais de venir t'occuper du jardin avec d'autres usagers ?

- Oh oui, ce serait cool.

- Super ! Tout est à faire : défricher, préparer la terre, semer pour récolter, et fleurir aussi pour la beauté ! C'est important la beauté d'un jardin !

- Merci doc ! je vais essayer de venir. Et vous, vous allez aussi venir planter avec nous ?

- Je vais essayer, mais je cours un peu après le temps. Mais ce serait avec grand plaisir.

Juste une question de dose.

Pierre est revenu très régulièrement me montrer cette plaie du cuir chevelu. Tout doucement, semaine après semaine, les berges de la plaie se sont rapprochées et le cuir chevelu s'est refermé. Mais les cheveux ne repoussaient pas. Pierre n'était pas rassuré en pensant qu'il ne pourrait plus plaire aux filles avec une tête pareille. J'essayais de le tranquilliser sans y parvenir vraiment, et j'avais droit en retour à un petit sourire triste.

Pierre n'a pas voulu du traitement de substitution à l'héroïne. Il s'est investi à fond dans le jardin de l'association. C'était une vraie soupape pour lui, et nous échangeons des conseils entre jardiniers. Il envisageait une formation en horticulture.

De temps en temps, il se refaisait un shoot d'héroïne. Dans ces moments-là, il était de nouveau mélancolique et avait du mal à aller au jardin. Quand il venait m'en parler, le travail consistait alors à essayer de comprendre pourquoi il ne trouvait alors que cette réponse à sa souffrance. Je le voyais malgré tout aller de mieux en mieux, avec des échanges plus légers et avec plus de sourires. L'espoir renaissait.

Un jour, Pierre n'est pas venu à son rendez-vous. Je me suis inquiété, car il n'avait pas prévenu et c'était inhabituel depuis que cette fréquence de rendez-vous avait été mise en place. Son téléphone restait muet. L'inquiétude s'est accrue. Avec Yassine, mon collègue éducateur, on est allé jusqu'à chez lui. Quand nous sommes arrivés en bas de son immeuble et avons sonné, personne n'a répondu. On a sonné chez les voisins. Une voisine est venue à la porte de l'immeuble. Elle avait l'air bouleversé.

- Vous venez pour Pierre ?... Il est arrivé malheur. Les médecins du Samu ont parlé d'overdose et ils l'ont emmené mais je crois bien qu'il était mort depuis trop longtemps.

Nous sommes sans voix, sidérés. Non Pierre, pas toi. Tu allais tellement mieux...

"Il n'y a pas de roses dans l'overdose !" (Eddy de Pretto "Désolé Caroline")

**